

CLAUDE BOUYEURE

MARIE-CECILE APTEL

TO WRITE DOWN PAINTING

Marie-Cecile Aptel glues, unglues, tears off or places paper and especially tarlatan on canvas. Her figures appear in a state of suspension. One notices in this artist a particular liking for fluidity. Two years ago she used blue-grays, ochres; today, the green-stained tarlatan gives her spaces a singular quality of silence, vibrations, tensions. And if color is not the goal of the painting, it presents itself for what it is: a succession of whisperings on the surface. Painting is not just a network of interlaced signs the length of the painting but a surface as sensitive as it is deep and bearing the traces of different moments and ages.

What is first sought — so it seems, but the word is too materialistic — is a certain idea of efflorescence. However, efflorescence here is not only without a support (nothing, to the letter, blooms) but also and especially without a background: the motif does not stand out against a vague nothingness, it is the entire painting itself that is wrapped up in it. It is as if this efflorescence — which we first believed was immediate — is at the very limit of its concept. For example, the law of being ascensional figurations, animated by a soaring movement, as is customary in all plant mythology; Aptel's figures neither rise, nor float. They have the firmness of position (in spite of their highly delicate animation) of objects grasped by a sort of levitation "holding them" in space without any obstacles, because being spaces themselves, they in no way have to conquer it or to utilize it. Here one can see the idea of a form, an efflorescence, germinate, searching for its limits and accepting to destroy its natural attributes.

Aptel, contrary to so many contemporary painters, reveals her brushstrokes. She does not ask the spectator to see, to think, to savour the product, but to look again, to identify and — if one may say so — to "take delight" in the movement coming from there. For as long as humanity has written by hand, the trajectory of the hand and not the visual perception of its work has been the fundamental act through which the letters were defined, studied, classified: this regulated act is what is called in paleography the ductus: the hand leads the trace from top to bottom, left to right, in turning, emphasizing, interrupting itself, etc... Of course, it is in ideographic writing that the ductus is most important. Rigorously coded, it allows the classification of characters according to the number, the direction of the brushstrokes. It creates the possibility of a dictionary for a writing without an alphabet. In Aptel's work the ductus reigns. Not its rules, but its games, its fantasies, its explorations, its laziness, its caresses. It is in short a writing of which only the slants, the traits, the cursiveness, the lines remain. Aptel's writing unfolds with finesse, leaning like grasses, making time, the quivering of time, visible.

One seems to recognize familiar things through these traces, these contours, animals, landscapes. They are only pretexts. Because little by little before our eyes the background absorbs the motif. Thus begins a wonderful voyage full of incidents through the pictorial space. This space give life to everything that in painting can live only through the life of painting.

Penetrating the space of the eye, the fluidity, the transparencies install in it the very reality of wandering.

The eyes of all lovers of wanderings shall be blue, these voyagers for whom blue, gray-blue, ochre and green live in an erotic or spiritual manner in violet. In violet mist. This thematic of metamorphosis, of effusion, of transportation, of liquidity. Another step and the figure dissolves in the expanse. Its freedom becomes that of a cloud. Cloud which elevates with its impalpable breath the most hidden or the most inert realities. Transported into the field of this space, the motif takes the form of a questioning, of directed silence, of paleness dreamt like the lightness of the substance of the world.

Claude Bouyeure

CLAUDE BOUYEURE

MARIE-CECILE APTEL

ÉCRIRE LA PEINTURE

Marie-Cécile Aptel, sur le fond de la toile colle et décolle, dépose et arrache le papier mais surtout la tarlatane. Ses figures paraissent en suspension. On perçoit chez cette artiste un goût particulier pour la fluidité. Elle a utilisé, il y a deux ans, des gris-bleutés, des bleus, des ocres. Aujourd'hui, la tarlatane teintée de vert donne à ses espaces une qualité particulière de silence, de vibration, de tension. Et si la couleur n'est pas la fin du tableau, elle se donne pour ce qu'elle est : une succession de chuchotements de la surface. La peinture est non seulement un tissu de signes entrelacés sur l'étendue du tableau mais une surface sensible autant que profonde qui porte les traces de moments et d'âges différents.

Ce qui est cherché, c'est d'abord, semble-t-il — mais le mot est tout de suite trop matériel — une certaine idée de l'efflorescence. Cependant l'efflorescence est ici non seulement sans support (rien, à la lettre, ne s'épanouit) mais encore et surtout sans fond: le motif ne se détache pas d'un vague néant, c'est toute la peinture qui s'enroule. On dirait que cette efflorescence — dont avait cru avoir l'idée sûre comme immédiate — se porte à la limite de son propre concept.

Par exemple, loin d'être des figurations ascensionnelles, animées d'un mouvement d'envol, comme on est habitué dans bute la mythologie végétale, les figures d'Aptel ne montrent, ni même ne flottent. Elles ont la fermeté de position (en dépit de leur animation très délicate) d'objets saisis par une sorte de lévitation qui les « maintient » dans l'espace sans aucun obstacle, parce qu'étant elles-mêmes espace, elles n'ont nullement à le vaincre ou à l'utiliser. On voit ici s'amorcer l'idée d'une forme, l'efflorescence, qui cherche ses limites et accepte de détruire ses attributs en quelque sorte naturels.

Aptel, contrairement au parti de tant de peintres actuels, montre le geste. Il n'est pas demandé de voir, de penser, de savourer le produit, mais de revoir, d'identifier et, si l'on peut dire, de « jouir » le mouvement qui en est venu là. Or, aussi longtemps que l'humanité a pratiqué l'écriture manuelle, à l'exclusion de l'imprimé, le trajet de la main, et non la perception visuelle de son oeuvre, a été l'acte fondamental par lequel les lettres se définissaient, s'étudiaient, se classaient : cet acte réglé, c'est ce qu'on appelle en paléographie le ductus : la main: conduit le trait de haut en bas, de gauche à droite, en tournant, en appuyant, en s'interrompant etc... Bien entendu c'est dans l'écriture idéographique que le ductus a le plus d'importance. Rigoureusement codé, il permet de

classer les caractères selon le nombre, la direction des coup de pinceau. Il fonde la possibilité d'un dictionnaire pour une écriture sans alphabet. Dans l'oeuvre d'Aptel règne le ductus. Non ses règles, mais ses jeux, ses fantaisies, ses explorations, ses paresse, ses caresses. C'est en somme une écriture dont il ne resterait que les penchements, les droites, les traits, les cursivités. L'écriture d'Aptel roule avec finesse, se couche comme des herbes, rend visible le temps, le tremblement du temps.

On croit reconnaître à travers ces traces, ces contours, des choses vues, familières, des animaux, des paysages. Ils ne sont que des prétextes. Car peu à peu, sous nos yeux, le fond absorbe le motif. Commence le voyage merveilleux, plein d'incidents à travers l'étendue picturale. Cette étendue donne vie à tout ce qui en peinture ne peut vivre que de la vie de la peinture.

Pénétrant l'espace du regard, la fluidité, les transparences, installent en lui la réalité même de l'errance.

Auront l'oeil bleu tous les amoureux du vagabondage, ces voyageurs chez qui le bleu, le gris-bleu, l'ocre et le vert, virent d'une façon érotique ou spirituelle au violet, en buée violette. Cette thématique de la métamorphose, de l'épanchement transporte en celle de la liquidité. Un pas de plus et la figure se dissout dans l'étendue. Sa liberté devient celle du nuage. Nuage qui soulève de son souffle impalpable les réalités les plus cachées ou les plus inertes. Transporté dans le champ de cet espace, le motif prend la forme de l'interrogation, du silence dirigé, de la pâleur rêvée comme légèreté de la substance du monde.

Claude Bouyeure